



Aux commandes d'un fougueux destrier\*, je fonce vers la mer, là-bas, vers l'atlantique cité où mon rêve s'impatiente. À mes côtés, un raton, laveur de casinos et « natural stand » porte-bonheur. Allez, nipponne Rossinante, mène-nous vers cet avenir où la gloire nous appelle en ouvrant ses bras roses (et dodus), vers ce moulin que je vois, là où la plaine finit. Le Golden Nugget. Profilée à l'horizon givré, son altièrre architecture — entièrement « early-american-dreamist », tendance Klondike — s'interpose entre la mer et moi, comme une sentinelle médaillée d'or aux portes de la fortune. J'y vois un signe.

M'en approchant, je deviens un pion, auto-manipulé sur un immense jeu de Monopoly. Je traverse le miroir du Pays des merveilles. M'y attendent la Fortune, la Chance, enfin... (malheureuse en amour, heureuse au jeu?). Bientôt riche, je puiserai dans la Caisse commune et j'achèterai tout, la Promenade, la Place du Parc et toute l'avenue Pacifique, je louerai à l'État du New Jersey les cinq casinos acquis à prix d'or et j'en éloignerai tous les maffiosi qui rôdent, je stationnerai, je repasserai sans arrêt à GO avant d'aller m'installer dans une somptueuse demeure de l'avenue Ventnor, à côté du cinéma où je ferai projeter sans fin « Gros coup à Dodge City ».

### Seule contre la Banque

Mais, d'abord, faire fortune. Et je commence à jouer avec l'argent un peu abstrait — que sont quelques jetons bariolés? — du raton casinophile. Miser à l'aveuglette, puis attendre les cartes... et perdre 1, 2, 3 jetons. Mais on m'a appris qu'il suffit de patienter, que ce n'est qu'une question de temps — et de fric. Il

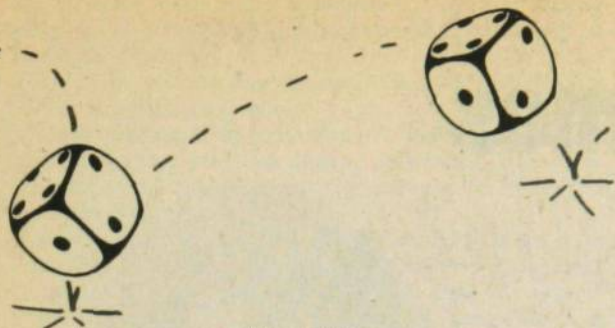
faut pouvoir continuer à jouer, pouvoir continuer à dévaler la pente savonneuse de la mauvaise série — quand la Banque est toujours victorieuse, comme par enchantement — et pouvoir attendre la bonne série qui, forcément, suivra la mauvaise. Forcément. C'est inscrit dans la loi des probabilités : tout ce qui descend doit un jour remonter. Il suffit d'être — encore — là. D'être toujours là, assise sur le haut tabouret capitonné, toujours accoudée au bourrelet de cuir de la table demi-lunaire derrière laquelle la (le) coupière(er), debout, officie à la distribution des cartes. Avec une rapidité qui tient de la magie. Nous sommes là, 6 ou 7 noyaux d'appréhension. Une première carte ouverte, puis une deuxième. Entre les deux, toutes les possibilités s'ébauchent. C'est une génération spontanée de calculs optimistes. Les jeux sont faits, pour nous. Où sont les Blackjack des cartes postales? Et la croupière, là, montre son jeu : 6 et 10. Ce n'est pas assez ; elle tire donc du sabot de plexiglass un... 5. Ce 21 nous assassine. Orage, ô désespoir !



### Olga contre le Valet Noir

J'ai perdu 80 dollars. Vais-je continuer quand même? Je sens que mon calme olympien se lézarde doucement, par en-dedans. Mais j'aligne machinalement deux autres jetons rouges, de 5 dollars, dans le cercle blanc du tapis. Jolies couleurs. Et cette fois, j'ai le Blackjack de mes rêves : valet et as de pique. J'adore le jeu. Je me rengorge sur mon siège. Mon estomac se dénoue. L'ulcère en formation prend un légitime coffee-break. J'attends ce qui pourrait m'arriver de pire : que la Banque — le casino, le monde de l'argent, le Destin, Dieu lui-même... (Dieu s'il existe est un joueur invétéré) — bref, que la croupière, cette agente des puissances infernales du Hasard, exhibe aussi un as et un 10.

Mais non, Dieu existe et il est miséricordieux, la Banque fait 17 et moi je passe à GO. Mais ce n'est pas, comme au Monopoly, un cadeau. J'ai l'impression d'avoir durement travaillé pour gagner ce fric, au prix de sueurs froides, de tension combattue. Et je sais que ce jeu de va-et-vient de la chance, de descentes et de remontées, continuera pendant des heures, des jours... tant que je m'accrocherai à ce fauteur rouge, à cet arc de cercle, à ce bar de l'infortune. Fascinée.



### Pour les beaux yeux du Valet Noir

À la table voisine, le raton se fait pour l'instant tondre par une blonde croupière surnommée The Human Destroyer dans tous les casinos au nord du Rio Grande. Le jeune croupier chromé de lunettes et d'allure qui me sert un 14 m'entend dire « Surrender\*\* » et devine mon accent (?) : « Oh, c'est charmant ! » Il entend de ressusciter son propre français et m'annonce bientôt un « Jacques Noir » !! ... Tout à coup, un bras à carreaux se faufile à ma gauche et dépose sur la table, dans le cercle des mises, un jeton. De 500 dollars. Recevant un 5 et un 6, son mystérieux propriétaire double la mise : 1000 dollars... et gagne, disparaissant aussitôt avec 4 jetons de 500 dollars. Le tout a duré 20 secondes. Moi, estomaquée, à mon voisin japonais : « That's crazy ! » Il me répond du tac au tac, dans une honorable imitation de Maurice Chevalier, « C'est formidâââble ! » Et nous rions un peu jaune (sick) en remplaçant nos minables mises de 10 dollars.

### Casino dreamin'

Fascinée, donc, et bientôt nostalgique, quand la fête se termine et qu'il faut retraverser la grande salle tapissée de velours rouge et de miroirs, bulle bruyante de tous les cliquetis confondus des slot machines qui dégorge, des genoux qui s'entrechoquent et des glaçons qui nettoient leurs verres. Mon pas reproduit dans les glaces omniprésentes, mon dos filmé par les caméras dissimulées dans les globes de verre fumé du plafond, ma fatigue et mon excitation retombée, je me sens suivie quand nous déambulons, le raton et moi, vers la sortie, entre d'interminables rangées de slot machines qui rutilent à qui mieux mieux, font de l'oeil aux passants et leur proposent le 7e ciel à 5, 25, 50 cents ou 1 dollar la passe.

Devant ces « one-armed-bandits » à 5 cents, des ménagères noires, des petites vieilles dames boulotées à cheveux roses et bijoux en cascade, se sont installées sur des chaises pliantes, jambes ouvertes à l'imprévisible, et elles engraisent les appareils de leurs salaires et pensions, découpés en pièces et puisés dans le gobelet de carton fourni — gratuitement — par le casino... jusqu'à l'hypothétique sonnerie-miracle du Gros Lot. Jeux de pauvres.

Je me sens dépassée (sentiment fréquent) par le nombre de ces joueurs à la cenne ou au 2 piastres, même américains ! Moi qui flottais encore dans les clichés cinématographiques (Au chic casino de Monte-Carlo, Simon Templar désinvolte joue un demi-million au baccara, protégé par le décolleté vertigineux de sa compagne penchée sur lui — et il gagne, bien sûr), je découvre que les casinos, du moins en Amérique, ne sont pas des terrains de jeu pour riches, mais des Parcs Belmont vraiment populaires, accessibles, et mélodramatiques... où la roulette sert de grande roue, où les montagnes russes se dévalent au Black-jack, où le baccara remplace avantageusement le Tunnel de l'Amour — ou de l'Horreur ? Et le thrill est tout aussi physique.

\* Toyota Corolla 1980, immatriculée 1WX 74, louée à Phillie.

\*\* Devant une carte trop forte de la Banque, le joueur, à 14, « surrender », c'est-à-dire qu'il se rend et reprend la moitié de sa mise.

### À l'ombre du valet noir

Quand nous sortons, gagnants, de la bulle argentée, salués par une dernière salve de quaters dans les cuvettes métalliques, c'est pour nous retrouver, pupilles rétrécies, dans le monde soi-disant réel de la rue. Atlantic City. Ville morte l'hiver, quand les touristes ont déserté son Boardwalk et sa longue plage de sable devenu gris, quand les voitures familiales ont été relayées par des caravanes floues d'autobus chartésés venant de New York, de Philadelphie, de tout l'est des États-Unis, décharger aux portes des casinos (prononcer kazzziino) des cargaisons entières de « middle-class gamblers » à l'affût de la fortune.

Contraste entre le décor morne de cette ville rectiligne, au plan trop net (l'a-t-on construite à partir du Monopoly ?), entre cette ville désertée et ces salles de jeu surpeuplées, trépidantes, plus que vivantes dans les mouvements dérisoires de leur faune. Et toute cette opulence 100 % pur toc m'apparaît comme la façade d'une Amérique joyeuse et prospère à la Reagan, comme une autre fumisterie. Pourquoi le jeu est-il encore moralement condamné, circonscrit à quelques villes américaines ou carrément interdit comme ici ? Est-il autre chose, pourtant, que le microcosme de notre belle société libérale avancée (où chacun a sa « chance » de s'en sortir, n'est-ce pas ?)... c'est-à-dire, à l'image du Monopoly, un grand jeu féroce où qui perd perdra, où qui gagne gagnera encore davantage. Parce qu'il a, comme nous, la connaissance et l'argent, le temps et les nerfs (?) — et un beau système basé sur des calculs d'ordinateur.

Oui, je sais qu'il y a des fortunes instantanées, des joueurs professionnels qui gagnent leur vie de 5 à 9 heures (pm), des explorateurs heureux de martingales-miracle, mais je ne crois plus à la Chance fortuite et klondikoise dont le spectre hante ces lieux. Car si la chance frappe parfois, la malchance, elle, foudroie souvent. Comme sur abonnement involontaire.

Pourquoi alors — cette crise de moralisme terminée — la frénésie et le décor du casino me manquent-ils ? Et je vois que ce voyage improvisé en plein hiver était bien plus exotique que toutes les Terres de Baffin : un saut, à pieds joints, dans un univers hallucinant où l'argent s'accumule ou s'écoule, mais ne se « mérite » pas, au sens catho-capitaliste.

### « Gamblers in the night... ta-la-la-la---la ! »

Ainsi, ce dernier soir, dans la prestigieuse et feutrée salle de baccara, deux Albanais (révolutionnaires finançant des achats d'armes ?) misaient à coups de 1000 ou 2000 dollars et gagnaient en 15 minutes plus de 15 000 dollars. Imperturbables. En tout cas calmes que ces hommes d'affaires japonais, aussi flambeurs de milliers, qui hurlaient rageusement « Nine, nine ! » — le chiffre gagnant au baccara — à chaque retombée de leurs cartes. Inutiles invocations. Même les croupiers, dans leurs tuxedos verts bouteille, ricanaient.

Parce qu'en plus, on rigole dans ces « endroits de perdition ». Aurions-nous survécu, le raton et moi, sans la bonne humeur des dealers, le fatalisme ironique des gamblers habitués et le doux maternage des serveuses : « What will you drink, Honey ? It's free, you know ! » ?

Olga Guénette  
alias la Survireuse

